



HAL
open science

Rome : grandeur et décadence d'après Geoffroi Malaterra

Marie-Agnès Lucas-Avenel

► **To cite this version:**

Marie-Agnès Lucas-Avenel. Rome : grandeur et décadence d'après Geoffroi Malaterra. D'Amico, J.C.; Testino-Zafropoulos,A.; Fleury, F.; Madeleine, S. Le mythe de Rome en Europe : Modèles et contre-modèles, Presses Universitaires de Caen, pp.55-72, 2012. hal-02890154

HAL Id: hal-02890154

<https://hal.science/hal-02890154v1>

Submitted on 21 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Couverture : Allégorie de Rome, in Fazio degli Uberti, *Il Dittamondo* (Paris, BnF, ms. ital. 81, f° 18 r°).

Maquette de Cédric LACHEREZ

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien de la Région Basse-Normandie
avec le concours du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.*

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,
sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-84133-400-1

© 2012. Presses universitaires de Caen
14032 Caen Cedex – France

Le mythe de Rome en Europe :

modèles et contre-modèles

Actes du colloque de Caen (27-29 novembre 2008)

Études réunies et présentées par

J.C. D'AMICO, A. TESTINO-ZAFIROPOULOS, P. FLEURY et S. MADELEINE



2012

ÉQUIPE DE RECHERCHE
SUR LES LITTÉRATURES, LES IMAGINAIRES ET LES SOCIÉTÉS (ERLIS)
UNIVERSITÉ DE CAEN BASSE-NORMANDIE

ROME : GRANDEUR ET DÉCADENCE D'APRÈS GEOFFROI MALATERRA

Rome n'est qu'une seule fois le théâtre des événements rapportés par Geoffroi Malaterra dans son *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis...*¹, quand, en 1084, Robert Guiscard répond à l'appel du pape Grégoire VII, enfermé dans le château Saint-Ange depuis qu'Henri IV avait pris possession d'une grande partie de la Ville et avait placé sur le siège apostolique l'archevêque Guibert de Ravenne – l'antipape Clément III – afin de recevoir la couronne impériale. Le duc de Pouille, bien qu'il soit occupé à mener la grande affaire de sa vie – la conquête de Constantinople –, marche sur Rome et libère son suzerain. Puis, après avoir incendié la Ville, il le conduit à Bénévent avant de repartir en Romania. Pour témoigner de la puissance du duc normand et de sa fidélité au pape, Malaterra, au même titre que Guillaume de Pouille ou même, plus tard, qu'Orderic Vital², ne pouvait manquer de rapporter ces faits, dont le récit occupe les chapitres 33 à 37 du livre III de son œuvre. Je commencerai par montrer la spécificité de ce récit en regard de ceux qui traitent des mêmes événements ; mais j'aurais manqué de matière s'il n'était suivi d'un poème de trente-six tétramètres rythmiques, dont le destinataire n'est autre que Rome elle-même et dans lequel l'auteur livre au lecteur les sentiments que la Ville lui inspire. Dans ces vers, qui seront l'objet principal de cette étude, Malaterra donne deux images successives de la Ville : celle d'une Rome passée, mythique et épique, où résonne le bruit des armes et des victoires et qui régna sur le monde entier ; puis celle de la Rome présente : infidèle, vénale, frappée par le schisme, cœur des vices et de la perversité. Bien que l'opposition radicale entre la splendeur de la Rome passée, dont on ignore les limites temporelles, et la laideur de la Rome actuelle semble calquée sur une image préétablie et déjà usée, Malaterra donne de l'ancienne Rome une représentation mythique, dont on ne comprend les limites temporelles qu'à

1. Le *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris ejus* sera cité à partir de l'édition de Pontieri, par le numéro du livre et du chapitre, suivi de la page et de la ligne. Cependant, le texte a été modifié conformément aux recommandations de Resta 1964, que nous avons suivies pour l'élaboration de l'édition critique qui sera prochainement publiée aux PUC. Les traductions qui figurent dans l'article sont personnelles. L'œuvre, composée entre 1098 et 1101, fait le récit de la conquête de l'Italie méridionale par les fils de Tancrède de Hauteville, parmi lesquels s'illustrèrent particulièrement Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, et son cadet, le Grand Comte Roger, qui, s'étant emparé de la Sicile, passa commande de cette histoire auprès de Malaterra.

2. Orderic Vital, 7, 7.

la lecture du tableau de sa Rome médiévale. Aussi verra-t-on comment Malaterra, dont l'indignation est profonde face à la Rome de son temps, renouvelle le thème par la création poétique et par une mise en perspective qui n'est pas étrangère à son œuvre.

Les choix narratifs

Le récit de Malaterra

On trouve dans le récit de la libération du pape et de l'incendie de Rome par Robert Guiscard des choix narratifs caractéristiques de l'œuvre de Malaterra. La situation est exposée très brièvement, car le chroniqueur se montre peu soucieux d'éclairer les circonstances, dont l'énoncé serait pourtant essentiel à la compréhension des faits. La chronique s'apparente souvent à une succession d'anecdotes ou d'actions d'éclat qui célèbrent la valeur guerrière des héros ou leurs qualités de chefs d'État, aux dépens de leurs adversaires, dont Malaterra dénonce les travers et le manque de légitimité pour exercer le pouvoir. Ce faisant, outre l'action de la volonté divine et de la *fortuna*, c'est le trait de caractère saillant du héros ou de son opposant, ainsi stéréotypé, qui lui donne la victoire ou provoque sa chute. Le jugement, notamment moral, porté par l'auteur sur les hommes et sur les causes et conséquences de leurs actions est donc un élément déterminant dans l'explication des événements, comme en témoigne le récit de la libération du pape. L'exposé des circonstances qui amènent Robert à marcher sur Rome se résume à trois éléments exprimés très succinctement dans le chapitre 33³ : le pape envoie une missive au duc afin de l'informer de ses difficultés (*angustiam*⁴) et de l'appeler à son secours. Malaterra explique ensuite les raisons de cette situation en indiquant qu'Henri avait assiégé la Ville, parce que certains litiges s'étaient élevés entre lui et le pape (*quibusdam controversiis inter se ortis*⁵), et que, les Romains s'étant ralliés à son ennemi, le pape s'était réfugié dans le château Saint-Ange. Henri lui avait substitué l'archevêque de Ravenne, qui, précise Malaterra, avait pris la place de Grégoire sur le siège de saint Pierre, « sans que l'affaire ait été discutée et contre les saints Canons : c'est un crime (*nefas*⁶) de le dire ! », ajoute-t-il. Enfin, Robert, soucieux de respecter la parole donnée à son seigneur et de servir la sainte Église romaine, place les intérêts du pape avant les siens. Malaterra prend donc soin de cacher au lecteur les relations tumultueuses de Grégoire VII et de Robert Guiscard, le siège de Bénévent et les excommunications successives du duc. Il n'explique pas non plus quels sont les litiges (*ces controversiae*⁷) qui ont provoqué la guerre ouverte entre Henri IV et le pape. L'unique préoccupation du duc, selon Malaterra, était de libérer son suzerain, jusqu'à

3. Malaterra, III, 33 : 77, 14-31.

4. *Ibid.*, 77, 16.

5. *Ibid.*, 77, 18.

6. *Ibid.*, 77, 22.

7. *Ibid.*, 77, 18.

ce que les Romains ourdissent une conspiration qui l'amena à incendier la Ville⁸. De fait, selon la chronique, les Romains sont, par leur infidélité (*infidelium Romanorum*⁹), les véritables ennemis de Guiscard et du pape. Henri IV, nommé *Caesar*, n'est qu'à peine déprécié du point de vue moral : Malaterra certes emploie le terme *nefas*, mais il note surtout la faiblesse de l'*imperator* par contraste avec la force du duc. Apparaissant en effet comme le puissant adversaire militaire contre lequel Robert n'hésite pas à se porter « avec la fougue du lion »¹⁰, il est vite écarté du récit, car, ne disposant plus que d'une partie de son armée, il est contraint de s'enfuir à l'approche du Normand, d'autant, précise encore Malaterra, qu'il craignait par-dessus tout la fourberie des Romains, malgré le serment qu'ils lui avaient prêté (*Romanorum fraudem – quamvis se indeficientes illi adesse promitterent – pertimescens*¹¹). Chez Malaterra, il n'y a pas de désaccord ou de dissension entre les Romains : après la libération du pape, ils s'élèvent conjointement contre les Normands et décident ensemble, après la défaite, de se réconcilier avec le pape. Ils s'excusent auprès de celui-ci de leur fourberie, dans un discours plein de subterfuges (*pluribus circumventionibus de excusatione fraudis usi*¹²) et, ayant obtenu leur pardon, acceptent le traité imposé par le pape et le duc. Enfin, le pape décide de quitter Rome, considérant les dangers que représente pour sa vie la fourberie des Romains (*Romanorum fraudem*¹³) et n'accordant que peu de valeur à leurs promesses de fidélité. Le récit oppose donc schématiquement la loyauté de Robert¹⁴ à la perfidie des Romains dirigés par un groupe de notables : ceux-ci ne se préoccupent que de leur propre intérêt et concluent des accords avec opportunisme¹⁵.

8. Pour une critique des informations données par Malaterra, notamment sur l'itinéraire et la progression de Robert dans Rome, cf. Taviani-Carozzi 1996, 464-468. On trouvera aussi une bonne présentation des faits et du rôle joué par les Normands dans Loud 2000, 209-223. Pour une excellente mise au point historiographique sur le conflit entre l'Église et l'État en cette fin du XI^e siècle, nous renvoyons à Toubert 1986. On pourra aussi se reporter à Robinson 1990.

9. Malaterra, III, 37 : 79, 15.

10. *Ibid.*, 79, 17.

11. *Ibid.*, 79, 25.

12. *Ibid.*, 80, 16-17.

13. *Ibid.*, 80, 21.

14. Suivant son habitude, Malaterra ne donne aucun détail sur les mauvais traitements infligés par les Normands à la population : en partant, dit-il, ils libèrent les habitants du « fléau ennemi », mais le chroniqueur élude les viols et les pillages, dont on trouve témoignage dans les récits d'Hugues de Flavigny (II, 462), de Gui de Ferrare et dans le *Liber pontificalis*, 290, où Guiscard est présenté comme un « fidèle » et le « fils de Pierre et du pontife », mais, après avoir libéré le pape, il est précisé qu'il se mit à « piller tous les Romains, et – il est outrageux de le dire – à violer les femmes et à brûler les quartiers placés autour du Latran et du Colisée ». En revanche, Bernold de Constance, dont la chronique est peut-être la plus détaillée pour ces événements, ne dit rien de la conduite des Normands et passe totalement sous silence les raisons qui poussèrent Grégoire à quitter Rome.

15. Les Romains chez Malaterra sont donc dotés des mêmes caractéristiques que les Apuliens décrits en I, 14 : 15, 6-7, lors de la bataille de Civitate : ceux-ci, « n'en ayant pas encore fini avec leurs trahisons » et (*ibid.*, 15, 19-20) « n'ayant recherché un arrangement qui serve l'intérêt du pape que pour assurer leur propre sécurité, en hommes toujours si perfides », chassent Léon IX de Civitate, dès qu'ils sont menacés par les machines de guerre que les Normands avaient fait avancer devant la ville.

Ainsi, comme Malaterra n'évoque le conflit entre Henri IV et le pape que lorsqu'il est arrivé à son paroxysme, on ne sait rien de la résistance très ferme des Romains face à l'ennemi pendant les années 1081-1083.

Les Romains dans les autres sources

Les autres sources littéraires qui font le récit de ces événements, qu'elles prennent ou non parti pour les Normands, donnent des Romains une image moins stéréotypée que celle que l'on trouve dans le récit de Malaterra, car, témoignant plus précisément des circonstances, elles envisagent les faits et les personnages en prenant en compte leur progression et leur évolution¹⁶. Ainsi, dans ses *Gesta Roberti Guiscardi*, Guillaume de Pouille¹⁷ témoigne tout d'abord du soutien que les Romains apportent au pape contre le roi excommunié, dont le poète donne au contraire une image exécrationnelle : orné de tous les vices, il est coupable des pires péchés et notamment de simonie¹⁸. De même, Bernold de Constance¹⁹, ardent défenseur de la politique de Grégoire VII, Donizon

16. J'ai laissé de côté les sources dans lesquelles le récit était trop sommaire, comme le *Chronicon* de Lupus Protospatarius, qui précise cependant pour l'année 1083 que le pape obtint le soutien des Romains grâce à l'argent que lui envoya Guiscard (61) : *Dux [...] direxit plusquam triginta millia solidorum Romam, quatenus sibi eos, Papaeque reconciliaret, quod et factum est.*
17. Pour les sources qui traitent de ces événements et accordent une place importante aux Normands, il faudrait citer aussi la *Chronique* du Mont-Cassin : très riche en informations sur les démêlés de Robert avec Grégoire VII, elle s'attache surtout à faire de l'abbé Didier l'intercesseur privilégié du pape auprès des Normands. Sur l'attitude de Didier du Mont-Cassin et sa compromission ou non dans l'affaire, les avis de Loud 1979 et de Cowdrey 1983, 154-165, diffèrent. Orderic Vital, 7, 7, témoigne des faits, mais commet d'importantes erreurs, notamment sur les circonstances de l'excommunication d'Henri IV. Il peint la manière dont les Romains furent séduits par les promesses du monarque et quittèrent le parti de Grégoire VII.
18. Bien que peu de portraits figurent dans les *Gesta*, le poète, après avoir rappelé les liens étroits qui unissent le pape et Robert, décrit longuement Henri IV : « On disait que le pape lui [à Robert Guiscard] avait promis la royauté romaine. En effet, il avait excommunié le roi Henri pour avoir commis une masse de péchés infâmes. Il ne craignait pas de vendre les saintes églises, suivait la doctrine perverse de Simon, et ne conférait la dignité épiscopale qu'à ceux qui lui payaient de très grosses sommes. Il avait aussi osé commettre de honteux incestes, un honteux adultère ; il menait une vie inique. Sacrilège, débauché, n'aimant pas la société des honnêtes gens, il recherchait la compagnie des méchants. Le saint pape Grégoire, dont la vertu était opposée à ces vices, le condamna à être déchu de la royauté » (4, 31-43 : 205-207, trad. Mathieu). Ensuite, tentant vainement en mai 1081 de convaincre le duc de sceller avec lui une alliance contre le pape, Henri dénonce dans son discours les « orgueilleux Quirites qui s'étaient rebellés sans raison contre lui » (*ibid.*, 4, 174-175 : 213). Quand le duc, de retour d'Albanie, marche sur Rome, le pape, retranché dans sa tour, est encore protégé par une garnison de fidèles (*ibid.*, 4, 545), précise le poète. La libération du pape et l'incendie de la Ville sont rapportés en cinq vers, dans lesquels on apprend que Robert obtint l'aide de « quelques partisans de Grégoire » (*ibid.*, 4, 553-554 : 234-235). Finalement, le poète dénonce la cupidité des Quirites qui cèdent à nouveau à Henri après le départ de Robert et reconnaissent Clément III.
19. Sa chronique, riche en informations sur les années 1080-1084 (cf. 436-441), ne donne, comme celle de Donizon, que très peu de détails sur l'intervention de Robert, qui prend place avant le récit d'autres victoires remportées par les partisans de Grégoire contre l'armée d'Henri en fuite. Je ne me réfère ici qu'à quelques-unes des sources rassemblées dans les trois volumes de *Libelli de lite*, MGH, Hanovre,

de Canossa²⁰ ou Bonizon de Sutri²¹ rendent compte de l'obstination des Romains et de la même constance à défendre leur ville face aux prétentions d'Henri IV, qui trouve porte close chaque fois qu'il se rend à Rome de 1081 à 1083. Ce n'est que dans un second temps que certains Romains sont qualifiés négativement, quand Henri IV, après avoir forcé l'entrée de la ville (en 1083), achète peu à peu la fidélité d'une partie d'entre eux. Il ne s'agit pas alors, comme le fait Malaterra, de condamner tous les habitants de Rome comme les éléments d'un corps pervers, mais de montrer que la population se divise en deux camps : Henri IV parvient à corrompre le peuple (*vulgus*), grâce à l'argent reçu de Constantinople, tandis que les nobles, à l'exception de quelques-uns, restent fidèles au pape et assurent sa protection quand il est contraint de se réfugier dans le château Saint-Ange. Pour Bernold, Donizon et Bonizon, c'est Guibert de Ravenne, présenté comme l'incarnation de la trahison, qui est l'objet des pires invectives : il est qualifié de *fallax*, de *vastator apertus Ecclesiae Christi*²² ou encore de *triformem Chimeram*²³. Malaterra, quant à lui, s'était contenté de mentionner le nom de l'antipape. L'image si négative des Romains qui ressort de la chronique de Malaterra est donc tout à fait singulière²⁴ et la tonalité adoptée dans les vers du paragraphe 38 se place dans la continuité d'un récit déjà fortement modalisé.

L'image de Rome et des Romains dans le poème²⁵ : la fin du mythe

Célébration et invectives

- | | |
|--|---|
| 1 Rome, jadis puissante à la guerre et resplendissante sur toute la terre,
Faisant plier le cou des superbes, tu parcourais le monde!
Tu imposais tes lois et bridais fermement toute démesure.
Devant toi tremblaient les chefs, les princes, les empires. | 1 Roma, quondam bellipotens toto orbe florida,
Colla superborum domans perlustrabas climata!
Leges dabas et habenis temperabas omnia.
Ante te tremebant duces, principes, imperia. |
| 5 Les rois courbaient le cou, domptés par tes rênes :
Les orgueilleux, terrifiés par ton épée, n'opposaient aucune résistance. | 5 Curvabantur colla regum loris tuis domita :
Nil superba resistebant ense tuo territa. |
| Tu établissais qui tu voulais : les chefs et les princes ;
Tu déposais qui tu voulais, rabaisant les superbes au rang des humbles. | Ordinabas quos volebas : duces sive principes :
Deponebas quos volebas, superbos dans humiles. |

1891 (t. 1), 1892 (t. 2) et 1897 (t. 3). Celles-ci, ainsi que les sources documentaires, ont fait l'objet de l'excellente étude de Robinson 1978.

20. Donizon de Canossa, II, 212-214 : 383. L'œuvre fut composée peu après 1115.
21. Bonizon de Sutri, 613, 33-35.
22. Cf. Donizon de Canossa, II, 215-220 : 384.
23. Bonizon de Sutri, 614, 24-25.
24. L'évêque de Sutri condamne aussi les Romains pour leur trahison envers le pape, comparant leur attitude à celle des Juifs, mais seulement après avoir rappelé les souffrances endurées pendant le siège d'Henri IV (615, 4-7).
25. Malaterra, III, 38 : 80, 25 - 81, 19. Le texte latin établi par Pontieri a été l'objet d'un nombre important de corrections. Certaines avaient déjà été apportées par D'Angelo 2003.

Tu t'es élevée par ces arts²⁶, grâce à l'équité de tes juges.

10 Et tant que tu pratiquais la justice, tu jouissais de la prospérité.

Tous les rois de ce monde te demandaient des lois :

La sentence rendue par toi a toujours été respectée.

Aujourd'hui, <tu vis> loin de telles préoccupations,

Tu t'impliques avec ta fourberie dans des affaires honteuses,

15 Depuis que ta fourberie est apparue dans toute sa clarté, tu te languis dans le mépris.

Nul ne te craint désormais, tu fuis devant tous :

Tes armes émoussées manquent de tranchant.

Tes lois sont corrompues, pleines de mensonges !

En ton sein se nourrissent tous les vices : la luxure, l'avarice ;

20 Mais aucune foi, aucun ordre ; l'hérésie simoniaque

Se répand comme un fardeau sur tout ton territoire : tout se vend.

Par ta faute, l'ordre sacré tombe en ruine, bien qu'il émane de toi.

Un seul pape ne te suffit pas, il te faut deux tiaras.

Ta foi ne tient qu'au prix des dépenses qu'on affiche.

25 Tant que l'un donne, tu chasses l'autre, mais quand celui-ci cesse de donner, tu rappelles celui-là.

Avec l'un tu menaces l'autre, ainsi tu remplis ta bourse.

Tu répands l'erreur partout sur la terre, en provoquant ces schismes.

Si tu n'avais pas cessé de pratiquer la vertu de tes ancêtres,

Jamais un roi n'aurait pu triompher de toi.

30 C'est un chevalier normand qui, t'ayant vaincue, te domine.

N'es-tu pas terrifiée par la sainte présence des apôtres ?

Et ne renonces-tu pas à tes entreprises devant les reliques de tant de saints ?

Jadis, source de toute gloire, tu es aujourd'hui le repaire des fourbes.

Tu es corrompue, vidée des mœurs qui faisaient ta noblesse,

35 Tu es l'esclave de passions perfides et la pudeur a disparu de ton front.

Lève-toi, Pierre, insigne pasteur ; mets un terme à de telles ignominies !

Artibus his excrevist, iustos habens iudices.

10 *Dumque justa sectabaris, fruebaris prosperis*

Leges a te requirebant omnes reges saeculi :

Sententia per te data indivulsa perstitit.

Tempore hoc longe <vivis> talibus a studiis,

Implicaris fraude tua turpibus negotiis,

15 *Fraude tua clarescente, marces despicabilis.*

Te jam nulla pertimescunt, terga praebes omnibus :

Arma tua hebetata carent acuminibus.

Leges tuae depravatae, plenae falsitatis !

In te cuncta prava vigent : luxus, avaritia ;

20 *Fides nulla, nullus ordo ; haeresis simoniaca*

Gravat omnes fines tuos : cuncta sunt venalia.

Per te ruit sacer ordo, a qua primum prodit.

Non sufficit papa unus, binis gaudes infulis.

Fides tua solidatur sumptibus exhibitis.

25 *Dum dat iste, pulsas illum, hoc cessante, revocas.*

Illo istum minitaris, sic impleas marsupia.

Cuncto orbis das errorem, haec miscendo schismata.

Ni cessassent bonae artis in te prima studia,

Nulli regi de te posset cessisse victoria.

30 *Miles quidem est Normannus qui te victam superat.*

Non terret apostolorum te sacra praesentia ?

Nec revocant ab inceptis tot sanctorum pignora ?

Fons quondam totius laudis, nunc es fraudis fovea.

Moribus es depravata exhausta nobilibus,

35 *Pravis studiis inservis, nec est pudor frontibus.*

Surge, Petre, summe pastor ; finem pone talibus !

célèbrent la grandeur passée de la Ville, tandis que les quatre suivants (v. 13-36) dénoncent les multiples travers des habitants de l'époque contemporaine sur le ton virulent de l'invective. Toute-puissante à la guerre, c'est parce que Rome sut faire taire tous les orgueilleux et « imposer ses lois » qu'elle assura sa domination et sa prospérité. Le pouvoir de Rome était universel : les indéfinis *omnis* et *totus* apparaissent plusieurs fois dans ces vers pour déterminer le monde (*tote orbe*)²⁸ ou les chefs des ennemis vaincus (*omnes reges saeculi*, v. 11) ; ailleurs la multitude des vaincus s'oppose à l'unicité de Rome : ainsi, au vers 4, on peut noter la gradation exprimée par la juxtaposition des trois termes au pluriel *duces*, *principes*, *imperia*, par contraste avec le pronom *te*, placé en tête du vers du fait de la postposition du sujet. Rome est omniprésente, non seulement par l'anaphore du pronom de la deuxième personne, mais aussi par l'abondance des verbes à l'imparfait, qui ont la Ville pour sujet : dans cette partie versifiée, l'itération du morphème d'imparfait scande cette omnipotence et l'inscrit dans la durée²⁹. Ainsi, le poète peint une Rome immortelle, dont rien ne semblait pouvoir briser la toute-puissance ni dans l'espace, ni dans le temps. Et pourtant, elle appartient à un passé indéfini, exprimé d'emblée par l'emploi de *quondam* au premier vers, puis par les imparfaits qui se succèdent jusqu'au dernier vers de la première partie, où le parfait *perstitit*, placé après *indivulsa*, a, peut-on penser, une valeur résultative, comme si la grandeur de Rome résonnait encore au moment de l'écriture.

C'est la puissance de Rome à la guerre que Malaterra chante en premier lieu : *Roma*, personnifiée par l'apostrophe, est dotée de l'épithète épique *bellipotens*, qui désigne le dieu Mars dans l'*Énéide*³⁰. Puis, dans les six premiers vers, d'autres termes célèbrent la supériorité militaire de Rome : *domans* (v. 2)... *loris tuis domita* (v. 5), *tremebant* (v. 4) et surtout l'ensemble du vers 6 : *nil superba resistebant ense tuo territa*. Par la guerre, Rome s'élève et rayonne sur toute la terre³¹ ; puis, dès lors qu'elle a placé son joug sur les cous des superbes, elle assoit sa prospérité par l'exercice de la justice³² et assure sa pérennité par l'application de ses lois : ainsi *leges dabas*, au vers 3, devient, au vers 11, *leges a te requirebant*. Rome victorieuse gouverne avec justice et tempérance : il ne manque que la *prudencia* aux quatre vertus cardinales de la Rome cicéronienne. Deux périodes se sont donc succédé : le temps des héros, au cours duquel la Ville a acquis sa grandeur par les vertus guerrières de ses habitants – Malaterra reprend des éléments caractéristiques du poème épique et participe à la transmission du mythe, en gommant les limites spatiales de l'empire et en faisant revivre sa gloire passée – ;

Les trente-six vers du chapitre 38 constituent une unité discursive, une apostrophe à Rome, composée de deux parties opposées : les deux sizains de la première partie²⁷

26. Pour la traduction de *artes* par « arts », cf. Verg. *Aen.*, 6, 852, cité *infra*, note 44.

27. La structure strophique du poème en six sizains a été dégagée par A. Foucher, à partir de l'étude des rimes : je le remercie de m'avoir fait part de ses recherches préparatoires pour sa communication « Rimes et récurrences dans les tétramètres rythmiques de Malaterra », in *L'historiographie médiévale normande et ses sources antiques* (Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle, 8-10 octobre 2009), P. Bauduin, M.-A. Lucas-Avenel (dir.), à paraître aux Presses universitaires de Caen.

28. Le syntagme *toto orbe* du vers 1 est relayé au vers suivant par *climata*, COD du verbe *perlustrabas*, dont le préverbe *per-* dénote aussi l'idée de multitude. On a encore *omnia*, au vers 3.

29. L'itération ne lasse pas l'auditoire cependant, car les assonances en *a* des neuf premiers vers sont secondées dans les quatre derniers par des assonances en *i* et par des rimes intérieures, notamment au vers 11.

30. Verg. *Aen.*, 11, 8.

31. *Toto orbe* est habilement placé entre *bellipotens* et l'adjectif *florida*, qui clôt le vers 1 et rime avec *Roma* avant *climata*.

32. Cf. le vers 10 et le chiasme : *justa... prosperis*.

puis le temps des justes (v. 9 : *justos habens iudices*), pendant lequel Rome a dicté ses lois. La justice de Rome, selon Malaterra, se reconnaît à la nature des hommes qu'elle poursuit : elle soumet les orgueilleux, dit le poète, dans trois emplois comparables du terme *superbus* (v. 2, 6, 8), et combat la démesure pour viser à l'équité : *deponebas quos volebas, superbos dans humiles* (v. 8). Les *reges, principes* ou *duces* sont autant de substituts lexicaux de *superbi*, comme en témoigne le parallélisme entre les expressions *colla superborum domans* (v. 2) et *curvabantur colla regum loris tuis domita* (v. 5), de même que l'adjectif substantivé *superba* (v. 6), glosé au vers suivant par *duces sive principes*. De cette manière, Rome a construit sa propre permanence, quittant l'armure du soldat conquérant et violent pour revêtir la toge du magistrat dont on réclame le juste jugement. Sous la plume de Malaterra, l'histoire de Rome est celle d'une progression sans rupture vers l'établissement d'un pouvoir incontesté, parce qu'il fut aussitôt placé au service de la justice.

La décadence romaine est contemporaine de l'auteur³³, et rien, à le lire, ne l'avait annoncée. Le revirement, extrêmement brutal, affecte Rome dans sa globalité, celle-ci restant le destinataire unique de l'apostrophe³⁴ jusqu'au dernier vers exclu. Malaterra dénonce d'abord de manière générale la perversité de la Rome de son temps, qu'il dépeint comme l'anti-Rome du passé. Les deux valeurs essentielles, chantées dans les deux premiers sizains, ont disparu au profit de leurs contraires : au lieu de la justice règne la fourberie³⁵, et le mensonge a perverti les lois³⁶; au lieu de la victoire par les armes, les Romains préfèrent la fuite³⁷. À ces vices Malaterra ajoute, aux vers 19-20, la luxure et l'avarice, l'infidélité et le désordre, puis l'hérésie simoniaque, sur laquelle il insiste plus fortement jusqu'au vers 28. À partir du vers 22, le poète rattache explicitement ce portrait général de Rome aux événements de 1084, point culminant de la décadence romaine au Moyen Âge, selon A. Vauchez³⁸. Dès lors Malaterra précise son propos, et l'objet de cette série d'invectives devient explicite, lorsqu'il établit une coïncidence claire entre la ruine de Rome et celle de l'*ordo sacer*, bouleversé par la coexistence de deux papes. La colère que Malaterra ressent à l'égard des Romains transparaît notamment par la juxtaposition des deux interrogations rhétoriques (v. 31-32), suivies d'un vers dont la force synthétise à lui seul tout le sens de l'invective³⁹; mais plus généralement c'est le choix de l'apostrophe, qui reflète le soin remarquable avec lequel Malaterra a voulu faire entendre sa propre voix, tandis qu'Orderic Vital

exprimera son indignation par le biais du héros : Robert plaide pour qu'on le laisse aller jusqu'au bout de la vengeance, afin que soient punis par le glaive les Romains, ces « traîtres », ces « pseudo-chrétiens », qui ont suivi l'exemple des Juifs, meurtriers du Christ, et des païens, qui se sont rendus coupables du martyre de tous les saints⁴⁰.

Rome : un héritage littéraire et culturel

Les vers de Malaterra, dans ce chapitre 38, et leur composition sont à l'évidence inspirés de la lecture des Anciens, notamment de l'œuvre sallustienne que Malaterra connaissait bien⁴¹ : la Rome du passé qui triomphe de l'orgueil des puissants et fait régner la justice ressemble fort, en effet, à la Rome républicaine regrettée par Salluste, celle qui chassa ses rois devenus orgueilleux et tyranniques⁴², et dans laquelle les Romains, agissant avec courage et justice, domptèrent des rois puissants⁴³; ou à celle programmée au chant 6 de l'*Énéide*⁴⁴. Cependant, la lecture de la seconde partie du poème permet de percevoir plus justement quelle était la Rome du passé du chroniqueur, car le rapprochement que l'on peut établir entre Salluste ou Virgile et Malaterra a évidemment ses limites : cette Rome ne peut être circonscrite à celle qui fut pleurée par l'historien de la République romaine, ou même plus tard par les déçus de l'empire au temps de sa plus grande extension territoriale. Certes, le mythe de l'héroïsme romain et d'une justice idéalisée et civilisatrice a manifestement laissé dans l'esprit du chroniqueur et des lettrés de son temps l'idée d'un modèle de réussite dans l'exercice du pouvoir, fondé sur le culte de valeurs morales ; mais ce thème, déjà exploité aux temps anciens, est devenu, pour Malaterra, prétexte à une recomposition littéraire et poétique. La série d'invectives de la seconde partie en témoigne : le portrait des premiers vers résulte du syncrétisme des souvenirs glorieux de la Rome antique et de l'image d'une Rome devenue capitale de la Chrétienté⁴⁵, dans le prolongement de sa gloire passée⁴⁶; et cela grâce aux martyrs de Pierre et Paul et de tant d'autres, comme le rappelle Malaterra lui-même aux vers 31-32, ainsi qu'Orderic Vital dans

40. Orderic Vital, 7, 7 : 24.

41. Le chroniqueur, dans la deuxième lettre dédicatoire, 4, 7-9, cite explicitement le début de la *Conjuración de Catilina* de Salluste, qui est, dit-il, *ille inter historiographos laudabilis rhetor*. Il lui emprunte encore une maxime tirée cette fois du *Bellum Iugurthinum*, en I, 26 : 20, 31-33. Pour une étude des emprunts faits par Malaterra à Salluste, cf. ma contribution « Le Sallustianisme de Malaterra », in *L'historiographie médiévale normande et ses sources antiques* (Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle, 8-10 octobre 2009), P. Bauduin, M.-A. Lucas-Avenel (dir.), à paraître aux Presses universitaires de Caen.

42. Sall. *Cat.*, 6, 7.

43. *Ibid.*, 9, 3 - 10, 1.

44. Verg. *Aen.*, 6, 851-853 : *Tu regere imperio populos, Romane, memento; / Hae tibi erunt artes, pacique imponere morem, / Parcere subiectis et debellare superbos*. Sur le succès et le réemploi de ces vers au Moyen Âge, cf. Mora-Lebrun 1994, 79.

45. Cf. l'expression cliché *caput mundi* employée par Orderic Vital, dans l'extrait cité *supra*, note 40.

46. Sur la politique conjointe du pape et de l'empire d'occident à l'époque carolingienne, cf. Giardina & Vauchez 2000, 8-44.

33. Cf. *tempore hoc* et les présents qui suivent : *vivis, implicaris, marces, pertimescunt...*

34. Cf. l'anaphore du pronom ou adjectif de la deuxième personne et les désinences personnelles.

35. Cf. la reprise de *fraude tua*, v. 14 et 15.

36. Cf. la phrase nominale du v. 18, qui traduit l'indignation du poète.

37. Cf. le chiasme du vers 16, où le rapport *te... omnibus* est exactement contraire à celui des vers 3-4; et la métaphore du vers 17.

38. Giardina & Vauchez 2000, 35. Cf. encore Vauchez 2006.

39. Malaterra a apporté un soin particulier à l'élaboration du vers 33 avec la dichotomie entre les deux hémistiches exprimée par *quondam... nunc*, le chiasme *fons... fovea*, l'allitération en *f* et l'homéotéleute en *is*.

le discours qu'il attribue à Robert. Les mots choisis par le chroniqueur témoignent même d'une imprégnation si parfaite de l'idée de continuité entre la Rome païenne et la Rome chrétienne qu'elles semblent s'être fondues en une seule, la seconde ayant emprunté toutes les anciennes valeurs qu'elle a faites siennes, appliquant, semble-t-il, la justice comme elle et poursuivant des ennemis homonymes (les *superbi*). Cependant, si les termes sont les mêmes à l'époque antique et à l'époque médiévale, il faut en distinguer la valeur, comme Augustin l'avait montré, au début de la *Cité de Dieu*, quand il avait associé le message profane de Virgile (cité note 44), à celui de Jacques et de Pierre : « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne sa grâce aux humbles »⁴⁷, de manière cependant à révéler la profonde différence qui sépare la pensée chrétienne de la pensée païenne⁴⁸. Ainsi, si l'on accorde aux termes *lex* et *justus* des premiers vers de Malaterra, ainsi qu'à *superbus*, le sens biblique employé par l'évêque d'Hippone dans la *Cité de Dieu* – et l'on sait que cette œuvre a connu une fortune considérable au Moyen Âge –, on peut identifier la Rome mythique des premiers vers de Malaterra à la Cité céleste, comme si le chroniqueur avait établi entre les deux Cités une barrière temporelle, qu'il substitue à la barrière fondamentale de nature spirituelle d'Augustin : chez Malaterra, le schisme apparaît comme la limite au-delà de laquelle la cité des Justes a cessé d'exister et fut remplacée par Babylone. Cette présentation est bien loin de la pensée augustinienne, mais reflète en revanche l'image de Rome telle qu'elle a été forgée avec succès par ceux qui, après Orose, se sont efforcés de défendre la Ville malgré les invasions barbares, en la plaçant au centre de l'Occident médiéval. Les vers de Malaterra, comme ceux d'autres poètes indignés par la cupidité romaine⁴⁹, témoignent de l'imprégnation très forte dans l'imaginaire médiéval de cette vision de l'ancienne Rome, qui réapparaît par le verbe des lettrés à des moments différents, quand la réalité contemporaine contraste trop fortement avec elle. C'est ainsi que l'apostrophe à Rome composée un siècle plus tôt par Benoît de Saint-André du Mont-Soracte⁵⁰ donne une représentation semblable de la Rome ancienne, dont la splendeur contraste avec les ruines qui se présentent à ses yeux, mais sans que la Rome de son temps ne soit encore la cible des critiques morales nées des pratiques simoniaques :

Ve Roma! Qui a tantis gentis oppressa et conculcata, qui etiam a Saxone rege apprehensa fuistis, et gladiati populi tui et robor tua ad nichilum redacta est: aurum et argentum tuum in illorum marsupiiis deportant. Mater fuistis, nunc facta est filia; quod habuistis

47. Jac. IV, 6: *Propter quod dicit: Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*; I Petr. V, 5: *Omnes autem invicem humilitatem insinuate, quia Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*. Dans les deux épîtres, on trouve la même citation d'un verset du livre des Proverbes (Pr 3, 34 (LXX)) ou de celui de Job (Jb 22, 29).

48. Quand l'évêque d'Hippone établit ce lien, dans la préface du livre I de la *Cité de Dieu*, c'est pour mettre son lecteur en garde contre l'orgueil humain.

49. Sur la poésie polémique née de la querelle des investitures, cf. Stella 2001, 296.

50. Benoît de Saint-André du Mont-Soracte compose également une apostrophe à Rome, peu après 972, alors que le roi saxon Otton I^{er} vient d'écraser les révoltes des Romains.

*perdidisti, expoliata es a virtute tua prima, sub tempore Leoni papae est conculcata a Julius primus. Celsa tuarum triumphasti gentibus, mundum calcasti, jugulasti regibus terre; sceptrum tenebat et potestas maxima; a Saxone rege expoliata et menstruata fortiter. Sicut per quedam sapientes dicitur et in storiis tuorum scriptum reperitur, dudum pugnasti exterorum gentibus, ex omni parte superasti seculum a septentrione usque ad meridiem; a Galearum gentes usurpata, nimium speciosa fuistis. Omnes tua moenia cum turris et pugnaculi sicuti modo reperitur: turres tuarum tricenti octoginta una habuistis, turres castellis quadraginta sex, pugnaculi tui sex milia octo centies, portas tue quindecim. Ve civitas Leonina! Dudum capta fuistis, modo vero a Saxonum rege relicta*⁵¹...

Plutôt qu'à Auguste, c'est donc à Pierre et implicitement à son successeur que Malaterra fait appel au dernier vers : la grandeur de Rome, telle qu'elle a été définie dans la première partie, dépend désormais du pouvoir du pape. Pour le chroniqueur, l'urgence est à la réforme des mœurs, et la réalité de cette Rome dégénérée, de cette figure dépravée, représente un danger d'autant plus pressant que l'influence de la Ville n'en reste pas moins universelle, comme l'indique le vers 27. Or, bien que Grégoire VII ait fait de son combat contre la simonie et le nicolaïsme son principal cheval de bataille bien avant son élévation au pontificat⁵², Malaterra, contrairement à Guillaume de Pouille⁵³, ne rend aucun hommage au travail considérable accompli par le pape pour corriger la conduite des fidèles. Les Romains, guidés par la cupidité (v. 23-26), apparaissent comme les seuls responsables du schisme dans le poème plus encore que dans le récit. Le chroniqueur, certes, le condamne ouvertement, mais en le dépouillant de toute considération politique : Henri IV n'est même plus mentionné dans les vers, et l'on pourrait s'interroger sur les raisons d'un tel silence. Serait-ce révélateur d'une opposition de Malaterra vis-à-vis de la politique de Grégoire VII et des prétentions pontificales à l'égard du pouvoir laïque ? Il ne nous semble pas qu'il

51. Benoît de Saint-André du Mont-Soracte, *Chronicon* (éd. Zuchetti 1920), 186 : « Rome, hélas ! Toi, opprimée et foulée aux pieds par tant de peuples ; le roi saxon t'a prise, il a réduit au néant tes peuples armés et ta force : ils emportent dans leurs bourses ton or et ton argent. Tu étais la mère, à présent tu es devenue la fille ; tu as perdu ce que tu possédais, on t'a dépouillée de ton ancienne vertu ; au temps du pape Léon, Jules, le premier, t'a foulée aux pieds. Tu t'es élevée, triomphante, par tes victoires sur les peuples, tu as écrasé le monde, terrassé les rois de la terre ; tu tenais le sceptre et le pouvoir suprême ; mais tu as été dépouillée et violemment souillée par le roi saxon. De même certains savants disent et on trouve dans les histoires écrites sur toi que naguère tu as combattu les peuples étrangers, que partout dans le monde, depuis le nord jusqu'au sud, tu as triomphé. Mais les peuples des Gaules t'ont conquise : tu étais trop belle. Tous tes remparts avec tes tours et tes ouvrages de défense sont ainsi inventoriés : tu possédais 380 tours, 46 tours pour tes fortins, 6800 ouvrages de défense, 15 portes. Cité Léonine, hélas ! Le roi saxon tantôt te prend, tantôt t'abandonne... ». La traduction s'inspire en partie de celle qu'on trouve, sans qu'elle soit complète, dans Krautheimer 1999, 380-381.

52. Avant d'être pape, Humbert avait composé un *Adversus simoniacos* (cf., dans MGH, *Libelli de Lite*, I).

53. Le poète compose un éloge funèbre de Grégoire VII, dont un vers témoigne du thème rebattu de la répression des orgueilleux et de la protection des humbles : *Legibus arcebat tumidos, humilesque fovebat* (V, 261 : 250). Cf. éd. Mathieu, 65, qui mentionne l'épithète de Pandolf de Capoue, dont voici deux vers : *Semper et elatos pressit, domuitque superbos; / Ast humiles coluit, fovit amore Dei*.

ait été de l'intérêt de son commanditaire qu'il exprimât une telle pensée, puisque Robert et Roger reconnaissent dans sa chronique la suzeraineté du pape et que l'œuvre s'achève sur le privilège dit de « Légation apostolique », accordé par Urbain II à Roger.

Place du poème dans la chronique

L'élévation emblématique du *miles*, vainqueur du monde

L'objectif de Malaterra est donc manifestement ailleurs, et pour tenter de le comprendre, il faut d'une part prendre en considération la manière dont est présenté Robert, qui incarne ici la force et la fidélité sur lesquelles le pape peut s'appuyer, et d'autre part situer l'extrait dans l'ensemble de l'œuvre. Au chapitre suivant, en effet, Malaterra, reprenant le cours du récit, revient aussitôt sur la campagne menée par le héros contre Constantinople et rapporte la joie qu'éprouve le duc en constatant qu'au même moment, par l'intermédiaire de son fils Bohémond resté en Romania, il triomphe des deux empereurs⁵⁴. De même, Guillaume de Pouille conclut son livre 4 par la célébration de ce double exploit⁵⁵, propre à frapper l'esprit des contemporains et à confirmer l'immense prestige du duc auprès de toutes les cours européennes. Si Malaterra ne se préoccupe pas des retombées politiques du conflit pour Grégoire, il s'y intéresse de près pour Robert, tout comme Guillaume de Pouille et Orderic Vital.

Par ailleurs, comme nous l'avons dit, l'ampleur de cet excursus versifié dans la chronique témoigne de l'importance que cet événement devait avoir aux yeux de l'auteur. En effet, cette forme de discours n'apparaît pas dans les deux premiers livres de la chronique, à l'exception des neuf vers qui introduisent le sommaire du livre I. Malaterra exprime plusieurs fois ses regrets de ne pas adopter un style plus élevé, mais il s'en excuse en alléguant son incompetence et son souci de se conformer à la forme voulue par Roger lui-même⁵⁶. Pourtant, Malaterra compose neuf passages en vers dans le troisième livre et un dans le quatrième livre, distincts par le choix du mètre (hexamètres dactyliques, tétramètres rythmiques et asclépiades) et le thème abordé. Il décrit sur ce mode la construction de la flotte, louant le travail des artisans ; il fait le récit d'une bataille ou d'un siège, en mettant en relief les sentiments des belligérants : il exprime la terreur des ennemis, la loyauté et le courage de ses héros, exalte la foi de Roger et l'œuvre accomplie pour rétablir le culte chrétien ; il vante les bienfaits du mariage, ou chante la naissance de Simon, héritier de Roger⁵⁷. Si le choix de la prose

54. Malaterra, III, 40 : 81, 29-30.

55. Guillaume de Pouille, 4, 566-570. Sur la répercussion de l'événement dans les chroniques normandes des XI^e et XII^e siècles, cf. Guillaume de Pouille, 8, note 1. Cf. encore l'épithaphe citée par Guillaume de Malmesbury, t. 1, 484, qui ornaît le tombeau de Guiscard au XII^e siècle.

56. Cf. la 1^{re} lettre dédicatoire : 3, 16-19, et les préfaces des livres III : 57, 1-14, et IV : 85, 1-5.

57. Cf., outre III, 38, cité ci-dessus, III, 11 : 62, 25 - 63, 14 ; III, 14 : 65, 22 - 66, 4 ; III, 16 : 66, 24-35 ; III, 17 : 67, 13-44 ; III, 19 : 68, 1 - 69, 8 ; III, 21 : 69, 35 - 70, 9 ; III, 23 : 70, 30 - 71, 5 ; III, 25 : 72, 11-26 ; IV, 19 : 98, 15-37. Pour une brève étude des passages versifiés chez Malaterra, cf. Lucas-Avenel 2012.

n'empêche pas l'auteur d'énoncer continuellement son point de vue dans le récit, c'est sans doute dans le cadre du vers qu'il manifeste le plus fortement sa présence et adopte le ton le plus élevé, comme pour composer des « morceaux choisis », représentatifs de sa pensée et de son projet historiographique. Le portrait antithétique de ces deux Rome a une portée didactique et morale éminente pour les lecteurs, mais c'est aussi l'occasion de montrer une nouvelle fois l'ascension extraordinaire de celui qu'il appelle ici le simple *miles Normannus* (v. 30) : parvenu au fait de la puissance, il sut s'imposer face aux rois, comme le fit jadis l'ancienne Rome, grâce à sa force et à sa loyauté.

Roger, le nouveau « Juste » ?

Selon Malaterra, la responsabilité de la déchéance de Rome incombe à ses habitants : leurs vices les ont rendus incapables de rester « justes » et de se conformer au plan de Dieu. Il en va de même pour les populations d'Italie méridionale, dont Malaterra aime à rappeler la perfidie, la faiblesse, l'infidélité et donc l'absence de légitimité à exercer le pouvoir. Dès le début du récit, au contraire, il inscrit les exploits des Hauteville sous le haut patronage de la Providence et montre comment Robert et Roger ont été choisis pour gouverner le sud de la Péninsule sous l'égide du pape⁵⁸. Roger, lui-même, selon Malaterra, en a bien conscience quand, s'inspirant des Écritures, il dit à ses hommes pour les encourager avant la bataille : « Les royaumes de ce monde appartiennent à ceux à qui Dieu les a répartis »⁵⁹. Ainsi, la toute-puissance de Rome était voulue par Dieu et sa gloire reposait tout autant sur ses victoires que sur ses vertus et sa foi, mais il apparaît, à lire le *De rebus gestis Rogerii*..., que les louanges de l'antique Rome peuvent désormais être adressées aux nouveaux princes normands, excellents à la guerre et fidèles défenseurs de la Papauté. En intégrant ces vers dans son récit, Malaterra ne compose pas une pure digression poétique mais s'adresse au commanditaire de son œuvre et à sa cour, comme pour rappeler, par l'exemple du passé, certains principes moraux. Cependant, plutôt qu'une leçon de gouvernement, c'est sans doute déjà une forme d'hommage qu'il rend à Guiscard et au Grand Comte pour la coïncidence de leur conduite et de leur politique avec les préceptes énoncés. En effet, Malaterra fait preuve d'une grande habileté dans la composition des chapitres 34 à 38 : après avoir rappelé les circonstances qui ont amené Robert à rentrer en Italie, et avant de dénoncer si fortement les infidélités des Romains dans le récit de la prise de Rome, il montre, dans les chapitres 35 et 36, l'un consacré à Robert et l'autre à Roger, la manière dont les héros répriment toute forme de trahison au sein même de leur famille, autrement dit comment ils sont en acte aux antipodes de ce qui caractérise

58. Cf. Bouet 2001.

59. Malaterra, II, 33 : 44, 3 : *quibus volet, ipse impertietur*. Malaterra paraphrase ici les paroles du prophète Daniel (4, 14) : *et cuicumque volverit dabit illud (regnum)*. L'idée que les royaumes appartiennent à Dieu, qui désigne leur gouvernant, est devenue un cliché des chroniqueurs médiévaux. Ainsi, Aimé du Mont-Cassin (II, 38 : 104) désigne Dieu comme le *Creator de touz les rois et les princes* ; Guillaume de Pouille annonce, dans ses deux premiers vers, la fin de la domination byzantine en Pouille.

les Romains. Ainsi, dans le chapitre 35, Robert châtie son neveu, le prince de Capoue, qui avait pris le parti d'Henri IV aux dépens du pape. Plus remarquable cependant est le long chapitre 36, qui constitue une sorte de parenthèse dans l'économie narrative : Malaterra s'attarde sur les raisons qui poussent Roger, parti à Rome, à retourner en Sicile, d'une manière significative, nous semble-t-il, car il dote le Grand Comte de vertus tout à fait semblables à celles qui sont chantées dans les premiers vers du chapitre 38. Roger, en effet, avant de prendre la route du nord, avait confié la Sicile à son fils, Jourdain. Mais celui-ci profite de l'absence de son père pour s'insurger et tenter de ravir le trésor, gardé avec soin par les fidèles du comte qui se hâtent de le prévenir. Plus qu'au récit du forfait lui-même, Malaterra s'intéresse à la réaction de Roger, dont il montre la sagesse (*vir sapiens*), la prudence (*in futurum prospiciens*) et la justice (*causa justitiae*) : ayant puni les complices de son fils en les privant de la vue, il feint de menacer Jourdain du même sort, puis il le gracie, faisant preuve ainsi de mansuétude et de tempérance. Malaterra conclut alors le chapitre avec une explication théologique soutenue par une citation du psalmiste, qui rend l'anecdote exemplaire :

En effet, la discipline et la rigueur de la justice ont partie liée avec la paix, comme l'atteste le psalmiste, qui dit : « L'Amour et la fidélité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées ». Et de fait on ne doit user de mansuétude qu'à la condition que la justice, dans sa clémence, ne dépasse pas les limites qui conviennent, pour éviter que les vices ne croissent rapidement. C'est pourquoi, en père prévoyant [*providus*], se comportant comme un médecin habile [*ut sapiens medicus*], pour guérir ce fils de ses dispositions mauvaises, il le terrorisa par son implacable sévérité et l'anéantit⁶⁰.

Cette image de Roger, qui, pour réprimer l'infidélité de son fils, applique la justice comme Dieu, est tout à fait exemplaire de la conversion du chef normand, dont Malaterra montre la progression tout au long de son œuvre⁶¹. Bien qu'il fût absent de Rome, le comte tient une place essentielle au sein même du récit de la libération de la Ville et de la répression de l'infidélité au pape, si bien que les deux héros apparaissent l'un comme le champion du pape et l'autre comme celui de la justice divine.

L'apostrophe à Rome puis au pape, qui ressemble à un excursus sur le plan narratif, prend donc toute sa place dans la chronique sur le plan didactique et idéologique : la Rome d'autrefois, élue par la Providence divine pour régner sur le monde et accomplir sa volonté, peut renaître en Sicile grâce au comte ; l'autorité incontestée qu'il exerce dans l'île, au moment où il commande le récit de sa conquête, lui a permis d'établir

60. Malaterra, III, 36 : 72, 7-12 : *nam disciplina et rigor justitiae cum pace communionem habent, Psalmista attestante, qui ait: « Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt » [Psal. 84, 11]. Sic enim misericordia sectanda est ut justitia remissior ultra quam decet non sit, ne vitia nimium inolescant. Unde et providus pater, ut sapiens medicus agens, ipsum filium ut a pravitate compesceret tanto rigore territum attrivit.* (Le texte de Pontieri a été revu).

61. Cf. Lucas-Avenel 2004.

une paix durable et confortée par les liens étroits qui l'unissent au pape Urbain II, comme aime à le souligner Malaterra. La volonté du chroniqueur d'instruire ses lecteurs par l'exemple des vertus et des vices est donc liée, ici comme ailleurs, à celle de légitimer ses héros. Après les populations grecques, lombardes et siciliennes qui ont déjà fait les frais des critiques du chroniqueur, les Romains fallacieux sont à leur tour par contraste les faire-valoir de Robert et Roger, fidèles au pape et garants de son autorité. L'image de Rome en est vivement affectée, mais si Malaterra en stigmatise la décrépitude, c'est peut-être autant pour le plaisir d'imiter les Anciens qu'il admirait, que pour mieux élever par contraste les princes normands.

Marie-Agnès LUCAS-AVENEL

Centre Michel de Bouïard – CRAHAM (UMR 6273)

Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

Textes

- BENOÎT DE SAINT-ANDRÉ DU MONT-SORACTE, *Il Chronicon di Benedetto monaco di S. Andrea del Soratte* : éd. G. Zuchetti (1920), Rome, Istituto storico italiano – Tipographia del Senato (Fonti per la storia d'Italia ; 55).
- BERNOLD DE CONSTANCE, *Bernoldi Chronicon* : éd. G.H. Pertz (1844), *MGH SS*, V, p. 385-467 ; cf. aussi I.S. Robinson, *Bertholds und Bernolds Chroniken*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters. Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe ; Band XIV), 2002.
- BONIZON DE SUTRI, *Bonizonis episcopi Sutriani Liber ad amicum* : éd. E. Dummler (1891), *MGH, Libelli de Lite*, I.
- CHRONIQUE DU MONT-CASSIN, *Die Chronik von Montecassino* : éd. H. Hoffman (1980), *MGH SS*, 34.
- DONIZON DE CANOSSA, *Donizonis vita Mathildis comitissae* : éd. G.H. Pertz (1846), *MGH SS*, XII, p. 348-409.
- GEOFFROI MALATERRA, *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius auctore Gaufrido Malaterra monacho Benedictino* : éd. E. Pontieri (1927-1928), Bologne, N. Zanichelli (Rerum Italicarum Scriptores, Raccolta degli storici italiani dal cinquecento al millesimocento ordinata da L.A. Muratori, t. V-1, fasc. 1 ; 2-3) ; M.-A. Lucas-Avenel (2001), *Édition critique avec traduction et commentaire des deux premiers livres de la chronique de Geoffroi Malaterra*, thèse de doctorat sous la direction de L. Callebat et S. Fodale, Université de Caen Basse-Normandie, 4 fasc. (dactyl.).
- GUI DE FERRARE, *Wido episcopus Ferrariensis de scismate Hildebrandi* : éd. R. Wilmans, E. Duemmler (1891), *MGH, Libelli de Lite imperatorum et pontificum*, I, p. 529-567.

- GUILLAUME DE MALMESBURY, *William of Malmesbury, Gesta Regum Anglorum, The History of the English Kings*: éd. R.A.B. Mynors, complétée par R.M. Thomson et M. Winterbottom (1998), Oxford, Clarendon Press, t. I.
- GUILLAUME DE POUILLE, *La geste de Robert Guiscard*: éd. M. Mathieu (1961), Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neellenici.
- HUGUES DE FLAVIGNY, *Chronicon Hugonis monachi Viridunensis et Divionensis, abbatii Flaviniacensis*: éd. G.H. Pertz (1848), MGH SS, VIII.
- Liber pontificalis*: éd. L. Duchesne (1955), t. 2, Paris, E. de Boccard.
- LUPUS PROTOSPATARIUS, *Chronicon*: éd. G.H. Pertz (1844), MGH SS, V, p. 52-63.
- ORDERIC VITAL, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*: éd. M. Chibnall (1973), Oxford, Clarendon Press, t. 4.

Études

- BOUET P. (2001), « Les Normands, le nouveau peuple élu », in *Les Normands en Méditerranée dans le sillage des Tancrède* (Actes du colloque de Cerisy-La-Salle, 24-27 septembre 1992), P. Bouet, F. Neveux (éd.), 2^e éd. Caen, PUC, p. 239-252 (1^{re} éd. 1994).
- COWDREY H.E.J. (1983), *The Age of Abbot Desiderius. Montecassino, The Papacy, and the Normans in the Eleventh and Early Twelfth Centuries*, Oxford, Oxford University Press.
- D'ANGELO E. (2003), « Ritmica ed ecdotica nel testo di Goffredo Malaterra », in *Storiografi e cronologi latini del Mezzogiorno normanno-svevo*, Naples, Liguori editore (Nuovo Medioevo; 69), p. 216-226. L'article avait été publié une première fois dans *Poesia dell'alto medioevo europeo: manoscritti, lingua e musica dei ritmi latini* (Acti delle euroconferenze per il Corpus dei ritmi latini (IV-IX sec.), Arrezzo, 6-7 novembre 1998 e Ravello, 9-12 septembre 1999), F. Stella (éd.), Florence, Sismel - Edizioni del Galluzzo, 2000, p. 383-394.
- GIARDINA A., VAUCHEZ A. (2000), *Rome, l'idée et le mythe du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Fayard.
- KRAUTHEIMER R. (1999), *Rome, portrait d'une ville: 312-1308*, traduit de l'anglais et mis à jour par F. Monfrin, Paris, Librairie générale française (Le livre de poche) [éd. orig.: *Rome, Profile of a city: 312-1308*, Princeton, Princeton University Press, 1980].
- LOUD G.A. (1979), « Abbot Desiderius of Montecassino and the Gregorian papacy », *Journal of Ecclesiastical History*, XXX, p. 305-326.
- LOUD G.A. (2000), *The Age of Robert Guiscard: Southern Italy and the Norman Conquest*, Édimbourg, Pearson Education.
- LUCAS-AVENEL M.-A. (2004), « Les populations de Sicile et les conquérants normands vus par Geoffroi Malaterra », in *De la Normandie à la Sicile: réalités, représentations, mythes* (Actes du colloque international tenu aux Archives départementales de la Manche, 17-19 octobre 2002), M. Colin, M.-A. Lucas-Avenel (éd.), Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, p. 49-66.
- LUCAS-AVENEL M.-A. (2012), « La poésie au service du panégyrique dans la chronique de Geoffroi Malaterra », in *La lyre et le pourpre. Poésie et politique de l'Antiquité tardive à la Renaissance* (2^e congrès de la Société des études médio- et néo-latines, Amiens, 14-16 octobre 2010), M. J.-L. Perrin (dir.), à paraître aux Presses universitaires de Rennes.

- MORA-LERUN F. (1994), *L'Énéide médiévale et la chanson de geste*, Paris, Honoré Champion.
- RESTA G.V. (1964), « Per il testo di Malaterra e di altre cronache meridionali », in *Studi per il CL anno del Liceo-Ginnasio « T. Campanella » (1814-1864)*, Reggio de Calabre, p. 3-60.
- ROBINSON I.S. (1978), *Authority and Resistance in the Investiture Contest. The Polemical Literature of the Late Eleventh Century*, Manchester, Manchester University Press.
- ROBINSON I.S. (1990), *The Papacy, 1073-1198: Continuity and Innovation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- STELLA F. (2001), « Roma antica nella poesia mediolatina », in *Roma antica nel medioevo. Mito, rapprenzationi, sopravvivenze nella "Respubblica christiana" dei secoli IX-XIII* (Acti della XIV settimana internazionale di studio, Mendola, 24-28 agosto 1998), P. Zerbi (éd.), Milan, Vita & Pensiero, p. 277-308.
- TAVIANI-CAROZZI H. (1996), *La terreur du monde. Robert Guiscard et la conquête normande en Italie*, Paris, Fayard.
- TOUBERT P. (1986), « Église et État au XI^e siècle: la signification du moment grégorien pour la genèse de l'État moderne », in *État et Église dans la genèse de l'État moderne* (Actes du colloque organisé par le Centre national de la recherche scientifique et la Casa de Velázquez, Madrid, 30 novembre et 1^{er} décembre 1984), J.-P. Genet, B. Vincent (éd.), Madrid, Casa de Velázquez, p. 9-22.
- VAUCHEZ A. (2006), « Rome et ses mythes », in *L'idée de Rome: pouvoirs, représentations, conflits* (Actes de la XII^e Université d'été d'histoire religieuse, Rome, 10-15 juillet 2003), H. Multon, C. Sorrel (éd.), Chambéry, Université de Savoie, p. 9-19.